

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

LE PASSAGER



ALIRE

Les Éditions Alire inc.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2003

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Illustration de couverture : Jacques Lamontagne

Format epub



EAN 978-2-89615-666-5

© 2011 Les Éditions Alire inc. & Patrick Sénécal

L'homme avait quitté...

La couleuvre tire la langue...

Biographie

L'homme avait quitté...

... depuis un moment le petit sentier de terre battue et s'enfonçait entre les arbres, son regard la fois furieux et inquiet. À plusieurs reprises, il s'arrêta pour crier le nom de son fils, mais, l'exception de quelques gazouillements d'oiseaux moqueurs, le silence était la seule réponse à ses appels. Malgré la dense végétation, on voyait des herbes aplaties, des branches écartées, comme si on était souvent passé par là. C'est cette ébauche de chemin que suivait l'homme d'un pas de plus en plus fébrile.

Enfin, il entendit une voix, qu'il reconnut aussitôt comme celle de son fils. Elle venait de derrière un immense buisson, juste devant lui. L'homme s'arrêta et écouta un moment son fils qui parlait à quelqu'un :

— T'as raison. Au moins, ça valait la peine !

L'homme serra les poings. L'inquiétude s'envola de ses traits, cédant toute la place à la colère. Il s'élança vers le buisson, le contourna d'un mouvement rapide et s'écria :

— Te voilà, toi ! Tu vas me...

Il s'immobilisa aussitôt et ses yeux s'écarquillèrent de stupeur. Pendant quelques secondes, il contempla la scène en silence, bouche bée.

— Seigneur..., marmonna-t-il enfin.

La couleuvre tire la langue...

... vers moi.

— La violence, le morbide, le mystère... Éternelle fascination, fait la voix à mes côtés.

Je quitte le dessin des yeux et tourne la tête vers Paul. Il me considère avec son petit sourire malicieux, que je trouvais assez inquiétant du temps qu'il m'enseignait ; mais j'adorais sa voix douce et sa diction parfaite. Maintenant dans le début de la soixantaine, il avait eu de la difficulté à se souvenir de moi. Ça fait tout de même un bout de temps, quoique le jeune homme de vingt-huit ans d'aujourd'hui ne soit pas très différent du collégien que j'étais à l'époque : même grandeur, même cheveux châtain courts, même petits yeux bruns... Un peu plus gras, peut-être.

— Personnellement, je n'ai jamais été attiré par tout ce qui a trait à la violence, que je lui dis.

Il relève le menton, sceptique, puis s'assoit devant son bureau.

— En tout cas, les ados en sont maniaques. Tu sais que c'est un des cours complémentaires qui fonctionnent le mieux ?

— Ça me surprend. Les cours de littérature n'ont pas l'habitude d'être très populaires...

— Mais « Littérature fantastique », c'est autre chose ! Ça attire ! Toi-même, il y a dix ans, tu l'as suivi, malgré ton supposé désintérêt.

— Non, que je corrige patiemment. Non, c'est un cours sur le XIX^e siècle que tu m'as donné...

— Ah, oui ?... Oui, c'est vrai...

Je le lui avais pourtant dit, tout à l'heure, en arrivant au département. Je commence à comprendre pourquoi il doit interrompre son enseignement. La retraite n'est sûrement pas loin : il y a des signes qui ne trompent pas, et prendre un congé de maladie en plein milieu du trimestre en est un, surtout lorsqu'il n'y a pas de véritable maladie...

Il fouille quelques instants dans ses papiers. Debout à ses côtés, je regarde autour de moi. Le département est à peu près vide. Il n'y a qu'un autre professeur, à un bureau du fond. Une femme assez jeune, qui ne travaillait évidemment pas ici lorsque j'y étudiais. À voir son visage concentré et penché sur une feuille, elle doit être en train de corriger une copie particulièrement ardue. D'ici quelques jours, c'est moi qui vais afficher ce genre d'expression.

Paul farfouille toujours dans sa paperasse en marmonnant des mots inintelligibles. J'en profite pour poursuivre mon examen du dessin accroché sur la première tablette de son bureau. Ça représente une sorte d'amoncellement de morceaux de métal disparates duquel surgit une couleuvre qui fièrement dressée, pointe sa langue fourchue vers l'observateur. Ce n'est pas la première fois que j'ai vu ce genre d'illustration sur le bureau de mon ex-professeur. Quand il m'enseignait, il cultivait déjà cette passion pour les dessins insolites, mais celui-ci m'intrigue particulièrement.

Paul pousse enfin une exclamation de satisfaction et tend une feuille vers moi :

— C'est le corpus de lecture pour la session.

Je lis les titres : *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, *Sredni Vashtar* de Saki, *La chute de la maison Usher* de Poe, et *Shining* de Stephen King.

— Saki et Poe, ce sont deux nouvelles, explique Paul. Je leur donne des photocopies. Les deux autres sont des romans qu'ils doivent acheter. D'ailleurs, ils ont déjà lu Wilde et tout le travail sur lui est terminé. On est rendus à Saki. T'as déjà lu un de ces titres ?

J'avoue que non. Il faut dire qu'à l'université, en études littéraires, le fantastique n'était pas très prisé, il était souvent relégué à une simple littérature de consommation que l'on daignait parfois étudier avec une nette condescendance. Les noms de Poe et Wilde avaient parfois franchi les lèvres de certains de mes professeurs, contrairement à celui de Saki qui ne me disait absolument rien. Quant à Stephen King, je crois que les universitaires auraient préféré se faire trancher les mains plutôt que

tenir un exemplaire de ce « paralittéraire ». Mais je suis bien mal placé pour ironiser. Moi-même, j'ai toujours trouvé ce genre d'histoires peu dignes d'intérêt. Préjugé d'intellectuel ? C'est ce que j'allais vérifier dans les prochaines semaines...

Et, de nouveau, je ressens ce mélange d'excitation et de déception éprouvé quelques jours auparavant. Excitation de savoir que je vais enfin enseigner dans un cégep. Pas une charge complète de quatre groupes, mais trois, ce qui est un départ tout à fait respectable pour une première expérience au niveau collégial. Bien sûr, être un ancien étudiant d'ici a sûrement été un atout, mais je crois avoir passé une bonne entrevue. Après avoir travaillé deux ans au secondaire (deux années d'enfer). D'ailleurs, je n'ai même pas été capable de terminer la seconde..., j'étais donc enthousiaste à l'idée d'enseigner enfin la littérature, et non plus le subjonctif plus-que-parfait.

Mais légère déception aussi en apprenant que je donnerais le cours de littérature fantastique. Non seulement je n'ai jamais rien lu de ce genre, mais je n'ai vu que trois ou quatre films d'horreur dans ma vie, plutôt mauvais en plus. Cela m'a rappelé mon enfance, durant laquelle mes parents m'ont tenu éloigné de toute lecture noire ou sanglante... Enfin, une partie de mon enfance, puisque mes souvenirs commencent à l'âge de neuf ans. Curieusement, je ne me souviens à peu près de rien de ce qui s'est passé avant cet âge pourtant avancé... Mon père et ma mère sélectionnaient donc, avec une rigueur extrême, les livres qui me tombaient sous la main pour éliminer systématiquement tout ce qui traitait, ne fût-ce que superficiellement, de violence et de mort. Ce sévère contrôle s'est poursuivi jusqu'à mes quatorze ou quinze ans, ce qui est tout à fait excessif. Mais leur cure de pureté avait parfaitement fonctionné : depuis, je ne me suis jamais intéressé à ce genre de bouquins. Ce qui fait qu'aujourd'hui, alors que je rêve d'enseigner Musset et Zola, je suis sur le point de faire découvrir à des jeunes des livres que je ne connais pas moi-même. J'avais quatre jours pour réparer cette ignorance. Mais je n'allais pas faire la fine bouche. Comme Nicole (un autre professeur) me l'a dit ce matin : « Étienne, tu as un pied dans la place, maintenant... » Phrase pleine de belles promesses. Les romantiques et les naturalistes pouvaient donc attendre un peu...

— Inutile que tu achètes tout ça, fait Paul en retournant fouiller dans son fatras. Je vais te prêter mes exemplaires.

Mon attention revient sur le petit dessin accroché à l'étagère. La couleuvre me fixe toujours de ses yeux menaçants. Cette ferraille de laquelle émerge sa tête m'intrigue : tas informe de morceaux de métal imprécis, parmi lesquels je crois tout de même reconnaître des chaînes.

Paul me tend enfin quatre livres, ainsi que ses notes de cours. Je prends livres et feuilles, remercie, range le tout dans ma serviette avec un ricanement nerveux.

— Quatre jours pour lire tout ça et préparer mon premier cours... Je sens que je vais passer la fin de semaine enfermé dans mon appartement.

— Pour la semaine prochaine, attarde-toi surtout sur la nouvelle de Saki, ils sont supposés la lire pour le prochain cours.

Je le remercie une fois de plus, sentant l'excitation monter en moi.

— Tu retournes à Montréal tout de suite ou tu soupes à Drummondville ?

C'était là l'inconvénient majeur. Il faudra que je voyage Montréal-Drummondville, aller-retour trois fois par semaine. Si je finis par avoir une permanence, peut-être que je déménagerai ici. Mais franchement, cette éventualité ne me sourit pas du tout. J'habite la métropole depuis maintenant dix ans, tous mes amis s'y trouvent et je me suis habitué à ses cinémas, à ses librairies et à sa faune hétéroclite. Revenir vivre dans la blanche, tranquille et lisse Drummondville équivaldrait à une sorte de pèlerinage dans le désert.

— Je soupe chez mes parents et je remonte à Montréal ce soir.

Il recule sur sa chaise et croise ses bras. Dieu, qu'il a vieilli en dix ans... Je me demande même s'il va revenir après les fêtes. Peut-être que non... Cela me ferait encore du travail. J'ai beau m'

trouver mesquin de nourrir une telle pensée, je ne peux m'empêcher de le souhaiter quand même. Pourquoi pas ? Paul est fatigué, c'est clair, il mériterait bien sa retraite. Et comme pour me donner raison (et, par le fait même, me déculpabiliser), il lance :

— En tout cas, on est bien contents de t'avoir avec nous, Étienne. Du sang jeune, ça va faire du bien au département ! Tu vas être le seul prof qui a en bas de trente ans, tu savais ça ?

L'autre enseignante présente dans le département lève un instant son nez de ses copies et proteste en souriant : elle a vingt-neuf ans. Elle est peut-être plongée dans ses corrections, elle n'en écoute pas moins ce qui se passe autour d'elle.

— C'est vrai, Marie-Hélène, j'avais oublié, ricane Paul.

Marie-Hélène replonge dans ses copies. Je la considère un moment. Pas laide. Pas aussi jolie que Manon, mais...

Bon. Ce n'est vraiment pas le temps de penser à Manon !

Je reviens à Paul. Malgré son sourire, un nuage triste passe dans le ciel de ses yeux.

— Tranquillement, les vieux s'en vont...

Je me sens un peu mal à l'aise et, par contenance, tourne la tête vers le dessin sur l'étagère. Paul suit mon regard.

— Beau dessin, hein ? J'ai fait photocopier ça d'un livre qui parle justement des thèmes fantastiques.

— C'est assez spécial, effectivement. Une couleuvre qui sort d'un tas de chaînes...

Il s'étonne. Une couleuvre ? Tiens, c'est une idée. Il avait toujours pensé à un serpent, mais pourquoi pas une couleuvre ? Il approche sa figure du dessin et plisse ses yeux fatigués.

— Mais pour ce qui est des chaînes... De la ferraille, oui, mais où diable vois-tu des chaînes ?

J'examine une nouvelle fois le dessin. En effet, ce n'est pas si évident. Je hausse les épaules désintéressé du dessin, puis tends la main vers Paul :

— Bon ! Je m'en vais chez mes parents ! Je sens que je vais être fêté !

*

Comme je m'y attendais, mon père et ma mère m'ont préparé un souper royal. Même eux, qui font attention à leur alimentation, oublient volontairement de compter leurs calories pour un soir. J'ai toujours trouvé fascinante l'attention qu'ils prêtaient à leur santé, moi qui ai plutôt tendance à voir la vie comme une suite d'excès dont il faut profiter. Mais, avouons-le, les résultats sont là : mon père, cinquante-deux ans, est plus mince que moi et ma mère, qui en a quarante-neuf, pourrait sûrement séduire plusieurs de mes amis.

Pendant le repas, alors que je leur explique mon cours, ils affectent une certaine surprise : ils donnent des cours de ça au cégep ?

— Pourquoi pas ? C'est un genre littéraire comme un autre...

Je suis un peu sur la défensive : n'avais-je pas eu la même réaction qu'eux quand on m'avait expliqué le cours ?

— Mais tu ne connais rien là-dedans, Étienne, fait remarquer ma mère, comme pour insister. Tu n'en as jamais lu.

— J'ai quatre jours pour m'y mettre.

Et j'ajoute avec un petit sourire moqueur :

— À moins que vous trouviez que je suis encore trop jeune pour lire ce genre de livres...

Mon père rigole, la bouche pleine. Ma mère demeure sérieuse : elle n'aime jamais que je tourne en dérision ses techniques pédagogiques.

— C'était peut-être un peu excessif, Étienne, mais c'était pour ton bien. Tu étais un enfant très

sensible, très impressionnable.

~~Et comme chaque fois que je la taquine sur son côté trop mère poule, elle s'empresse de changer de sujet, avec une aisance aussi remarquable que déroutante :~~

— Et ton horaire, c'est quoi ?

Je leur explique : trois groupes par semaine, des cours de trois heures, toujours le matin. Le lundi à neuf heures, le mercredi à huit et le vendredi à neuf.

— Deux groupes seront composés d'étudiants en cours complémentaires. Mais celui du mercredi est un cours obligatoire pour les étudiants en arts et lettres. Je vais pouvoir me permettre d'aller un peu plus loin avec eux...

— Huit heures, le mercredi matin... Ça fait tôt pour partir de Montréal, remarque ma mère. Si tu veux descendre coucher ici le mardi soir, tu es le bienvenu...

— Ce n'est pas une mauvaise idée, merci de l'invitation.

— Tu peux même coucher ici plus souvent, si tu veux, ajoute mon père. Maintenant que Manon n'est plus là, tu...

— Une fois par semaine, ça va être parfait.

J'ai été plus sec que je ne l'aurais voulu et ils retournent à leur assiette, penauds. Mais ma mère ne peut s'empêcher d'ajouter à voix basse, tout en coupant sa viande d'un air faussement naturel :

— Ce n'est pas bon que tu restes tout seul dans un grand appartement, à Montréal.

Je continue de manger en silence. Ça, c'est une autre raison pour laquelle je ne veux pas coucher ici plus d'une fois par semaine. Je n'ai pas envie de subir leurs tentatives pour me ramener à Drummondville. Ils m'ont toujours tellement couvé. Il est vrai que cela m'a pris pas mal de temps pour couper le cordon... Il est vrai aussi que, depuis le départ de Manon il y a trois mois, c'est la première fois que je vis seul en appartement. Mais justement : c'est l'occasion de montrer à mes parents que j'ai maintenant vingt-huit ans et que je peux me débrouiller seul.

— Bon, d'accord, couche ici juste le mardi, concède enfin ma mère. Mais tu peux venir manger quand tu veux. Si tu as un petit creux après tes cours, avant de remonter à Montréal...

Je la remercie d'un sourire, sans moquerie cette fois. Mon père ajoute en me mettant la main sur l'épaule :

— Et encore bravo pour ta nouvelle job, mon homme. On est bien fiers de toi.

Je les regarde tous les deux. J'oublie tous leurs petits défauts. Je les aime.

*

Le trajet Drummondville-Montréal sur l'autoroute vingt mériterait de figurer en première place sur la liste des parcours les plus soporifiques de la planète : presque toujours en ligne droite, entouré de champs plats, de boisés quelconques, coupé d'une multitude de sorties menant à des petites villes sans intérêt. Les monts Saint-Hilaire et Saint-Bruno sont si incongrus sur cette peau sans aucune aspérité qu'ils semblent s'excuser de leur tridimensionnalité incongrue. Mais aussi bien m'habituer : ce décor conçu par un directeur artistique peu inspiré défilerait désormais souvent sous mes yeux. Tout en retournant à Montréal, je ne peux m'empêcher de lire le nom de chaque sortie : Saint-Germain, Saint-Eugène, Saint-Nazaire, Sainte-Hélène, Saint-Valérien, Saint-Hyacinthe... D'ici deux semaines, je les connaîtrai sûrement toutes par cœur.

Nous sommes le 12 octobre et même si certains arbres ont déjà sorti leur coiffure d'automne, la température demeure très douce. Les sorties se poursuivent, imperturbables dans leur régularité. Sainte-Madeleine... Mont-Saint-Hilaire... Belœil... Il est dix-neuf heures et la nuit tombe. Dans environ trente minutes, je serai chez moi, dans mon grand cinq pièces et demie. Seul. Programme peu réjouissant.

Même si j'en parle peu à mes parents, les trois derniers mois ont vraiment été épouvantable. Depuis le départ de Manon, je pleure presque toutes les nuits. Je n'y peux rien : je me couche, quelque peu angoissé, je m'endors au bout d'une vingtaine de minutes, et je me réveille, quelques heures plus tard, en pleurant. Je ne me rendors qu'à l'aube. Un vrai mélodrame italien. Mais maintenant que j'ai un nouveau travail, je serai sans doute trop occupé pour broyer du noir et, je l'espère, trop crevé pour me complaire dans mes sanglots nocturnes.

Ces beaux discours rationnels volent en éclats dès l'ouverture de la porte d'entrée, vaincus par la grandeur et l'obscurité de l'appartement. Je me laisse tomber dans mon fauteuil malgré moi et replonge dans mes sombres et familières songeries qui, en général, sont formées d'un mélange de remords, de rancune et d'incompréhension. Même si Manon m'a dit qu'elle ne partait pas pour un autre homme, je ne peux l'imaginer autrement qu'en train de faire l'amour avec un type beaucoup plus beau que moi, beaucoup plus gentil et, surtout, bien meilleur amant. Car, évidemment, dans mes pensées, elle hurle de jouissance sous ce corps inconnu, elle jouit comme elle n'a jamais joui avec moi. En six ans de vie commune, elle délire de plaisir et chacun de ses multiples orgasmes est plus fort que le précédent, tandis qu'elle implore son dieu grec de la baiser encore, et encore, et...

Je me lève d'un bond. Pas de ça ce soir ! Trop de travail ! Je remets donc à plus tard ma séance de masochisme et ouvre ma serviette. Je vais commencer par la nouvelle de Saki, *Sredni Vashtar*, celle que les étudiants doivent lire pour lundi. J'observe le bouquin entre mes mains, une anthologie de plusieurs nouvelles fantastiques. Que vais-je découvrir dans ce monde qui m'est inconnu ? Des monstres sanguinaires ? Des vampires ? Des loups-garous ? Je souris, ouvre le livre à la bonne page et commence ma lecture.

Comme la nouvelle n'a même pas dix pages, je la termine en quelques minutes. Après avoir lu la dernière ligne, je demeure un bon moment immobile, puis, lentement, referme le livre. Dans l'appartement, le silence est complet. Seul le bruit du frigo fait légèrement vibrer l'air.

Je dois l'admettre : cette petite histoire m'a proprement fasciné.

Le propos est pourtant assez simple : un petit garçon de dix ans est sous la tutelle de sa tante. Comme elle le contrôle de manière absolue et ne lui laisse aucune liberté, il en vient rapidement à détester. Un jour, l'enfant capture un furet, le cache dans une cabane et se met à le considérer comme une sorte de dieu. Quelque temps plus tard, sa tante apprend cette cachotterie. Elle décide d'aller chercher l'animal pour s'en débarrasser. L'enfant, de la fenêtre de sa chambre, voit sa tante entrer dans la cabane. Au bout de quelques minutes, le furet sort et disparaît dans la nature. Mais la tante elle-même, ne sort pas. Alors, l'enfant quitte la fenêtre, satisfait.

Voilà, c'est tout. Rien n'est expliqué, mais on devine aisément ce qui s'est passé : par l'imagination de l'enfant, le furet est véritablement devenu un dieu, un dieu vengeur. Rien là de bien original. Et pourtant, cette histoire m'a vraiment procuré une onde de choc. Je tourne et retourne le livre entre mes mains, essayant de m'expliquer cette impression.

Est-ce que les lectures suivantes vont me faire le même effet ?

Je lis toute la soirée. Le lendemain, je passe aussi la journée plongé dans les livres. En fait, je m'autorise à arrêter le samedi soir, vers vingt heures. J'ai lu la nouvelle de Poe ainsi que le roman complet de King, *Shining*, qui est une brique de cinq cents pages. Verdict : c'était très bon. King n'est pas un grand styliste, mais il sait raconter une histoire. Poe est carrément terrifiant. Mais, malgré ma surprise et mon plaisir, je n'ai pas éprouvé avec ces deux auteurs la même fascination, le même choc que chez Saki. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que *Sredni Vashtar* était la première du genre que je découvrais. Pourtant, je suis sûr qu'il y a plus que ça, même si je ne mets pas le doigt dessus.

Le téléphone sonne. C'est Louis. Comme je m'y attendais, il propose d'aller fêter mon nouveau statut de « fonctionnaire de l'éducation ». Même si l'envie ne manque pas, je dois décliner : je suis trop crevé et demain matin, très tôt, je dois préparer mon premier cours. Louis comprend et me fa

promettre que ce n'est que partie remise. Je promets. Il est mon meilleur ami, il sera le premier avec qui je fêterai mon nouvel emploi.

Je trouve la force d'aller me louer un film, mais pas celle de l'écouter jusqu'au bout. À trois heures du matin, je me réveille, toujours dans le fauteuil, angoissé, la tête pleine de Manon. Malheureusement, contrairement aux nuits précédentes, je ne pleure pas. Même que je me rendors assez rapidement. J'avais donc raison : le travail sera un excellent insecticide contre mes « bibites ».

Dimanche matin, je commence à préparer mon cours. Bien sûr, j'ai les notes de Paul, mais c'est si mal écrit, si incompréhensible que je renonce bientôt et décide de tout monter moi-même. En analysant la nouvelle de Saki, je crois enfin saisir ce qui m'a tant impressionné dans cette petite histoire : le monstre de l'histoire est un enfant de dix ans. Bien sûr, c'est le furet qui a éliminé la tante, mais par la volonté du gamin. Thématique intéressante, au point que je décide de développer mon premier cours autour de cette idée.

Durant l'après-midi, c'est Alain et Julie qui m'appellent pour m'inviter à souper et, comme d'habitude, veille avec Louis, je suis obligé de refuser.

Enfin, vers dix-huit heures, mon cours est parfaitement figolé. Je relis mes notes, très satisfait. Je me voilà prêt pour le grand saut de demain. Pour fêter ça, je décide d'aller manger au restau du coin. D'ailleurs, depuis que Manon est partie, tous les prétextes sont bons pour y aller. Non pas que je sois incapable de cuisiner, mais j'évite de manger seul dans ce grand appartement. L'écho du bruit de mes ustensiles m'est parfois parfaitement insupportable.

Dehors, il fait frisquet et le ciel est déjà sombre. Je parcours la 18^e Avenue vers la rue Masson, les mains dans les poches, lorsqu'une voix d'enfant me crie un « attention, monsieur ! » strident, juste derrière moi. D'instinct, je fais un bond sur le côté et tourne la tête. J'ai juste le temps de voir un jeune cycliste qui, en voulant m'éviter, perd le contrôle et percute une petite clôture blanche entourant le gazon d'un triplex. La chute est rude, mais pas réellement grave. Je m'approche du gamin qui, assis sur le sol, se frotte la jambe en grimaçant.

— Tu t'es fait mal ?

— Non, non, c'est correct, siffle le petit orgueilleux entre ses dents.

Je l'aide à se relever et ne peux m'empêcher de le sermonner. Quelle idée, aussi, de rouler sur les trottoirs, lorsqu'il commence à faire noir en plus ! Le garçon doit avoir neuf ou dix ans et manifestement, se moque éperdument de ma grande sagesse. Il redresse son vélo et grogne de dépit.

— Criss, ma chaîne est débarquée !

— Bon, bon, c'est pas une raison pour parler comme ça ! Tiens ton vélo bien droit, je vais le replacer.

Le gamin n'est pas emballé par l'idée d'être aidé par un vieux, mais il s'exécute sans un mot.

Je me penche et prends la petite chaîne du bout des doigts.

— L'important, c'est de ne pas se salir les mains.

J'examine la chaîne. Je n'ai jamais fait ça de ma vie, mais ça ne doit pas être bien compliqué. En fait, je n'ai jamais eu de vélo, pour la simple et bonne raison que je n'ai jamais aimé cela, même moi-même, gamin. Vers dix ou onze ans, en constatant que tous mes amis en possédaient un, j'ai voulu essayer, mais cela m'a tellement terrifié que j'ai renoncé. Mes parents, d'ailleurs, n'ont jamais insisté pour que je surmonte cette peur. Même récemment, il y a deux ou trois ans, je suis monté sur le vélo avec Louis et je n'ai pas du tout apprécié l'expérience. Curieuse phobie, quand même...

Cela doit faire quelques secondes que je suis immobile avec cette chaîne entre les doigts, car l'enfant me tire de mes souvenirs, un rien impatient :

— Vous savez pas comment ça marche ?

Je le rassure, puis installe assez facilement la chaîne sur le dérailleur. Je dis ensuite à l'enfant de lever seulement sa roue de derrière, ce qu'il fait sans difficulté. De ma main droite, je commence

tourner une pédale. La chaîne produit d'abord un bruit de ferraille grinçante, puis s'enclenche parfaitement dans le dérailleur.

— Merci, monsieur...

Je continue à tourner la pédale, les yeux rivés à la chaîne. Elle tourne de plus en plus vite produisant un petit son métallique, une sorte de « tiketik-ketik-ketik » hypnotique...

— Ça va, monsieur, je pense que c'est réparé, là...

Je lâche la pédale et me relève d'un mouvement rapide, comme si on venait de me pincer en train de faire un mauvais coup. Je regarde le jeune en souriant bêtement. Lui me dévisage effrontément.

— Merci, répète-t-il sans enthousiasme.

— Y a pas de quoi...

Je dois avoir un drôle d'air, car il me considère encore quelques secondes avant de repartir. Je suis longuement des yeux, puis essuie mes mains l'une contre l'autre, vaguement mal à l'aise. J'ai vraiment trop travaillé en fin de semaine, moi...

Je me remets en marche vers le restaurant.

*

Mon premier cours se déroule particulièrement bien. Les étudiants m'accueillent tout d'abord avec méfiance, ce qui est un peu normal : après tout, je viens remplacer un professeur qu'ils connaissent depuis huit semaines, et je sais que Paul est un enseignant très apprécié des élèves. D'autant plus, un professeur est jugé dans les dix premières minutes de cours. S'il fait une gaffe en commençant, il est foutu pour la session. Je démarre donc avec prudence, avec naturel, sans essayer de faire le « cool-qui-comprend-les-jeunes », et plus le cours avance, plus je les sens se détendre, au point que ma propre nervosité (que je camoufle plutôt adroitement) disparaît presque entièrement à la fin du bout de la première période.

Au retour de la pause, nous parlons de la nouvelle de Saki, que tous les étudiants sont censés avoir lu pour aujourd'hui.

— D'après vous, comment la peur fonctionne-t-elle dans cette histoire ?

Comme je m'y attendais, personne ne répond. Pas évident de faire participer une classe : certains s'en moquent, d'autres sont trop gênés, d'autres ne savent carrément pas quoi répondre... J'insiste un peu, et deux ou trois courageux finissent par proposer des pistes. Je les écoute, approuve, puis avance une hypothèse un peu plus poussée :

— Ébranler nos valeurs fondamentales est un moyen de créer l'horreur. Ici, les valeurs mises à rude épreuve sont celles que nous nous faisons de l'enfance, c'est-à-dire la pureté et l'innocence. Nous ne voulons pas croire que les enfants puissent être responsables, surtout volontairement, d'atrocités. Donc, lire une histoire qui vient nous affirmer le contraire, comme celle de Saki, ne peut que nous effrayer.

— C'est un thème fréquent, lance une voix féminine.

C'est une étudiante qui n'a pas encore dit un mot mais que je sens très attentive depuis le début du cours. Je lui demande de s'expliquer, ce qu'elle fait avec une pointe de fierté :

— Les auteurs qui écrivent de l'horreur font ça souvent : mêler des enfants à des histoires bien effrayantes... C'est efficace. En tout cas, moi, ça me fait toujours *bad triper*.

Quelques ricanements. Intérieurement, je pédale un peu : je ne me doutais absolument pas que ce thème de l'enfance était prisé dans le fantastique. Mais ne voulant pas exposer mes lacunes, surtout au premier cours, je me contente d'approuver par un : « Oui, oui, absolument », en hochant stupidement la tête. Et tout à coup, en m'en rendant à peine compte, j'ajoute d'une voix tout à fait assurée :

— D'ailleurs, dans les prochaines semaines, nous verrons d'autres histoires qui traitent du même

thème, si vous n'y voyez pas d'inconvénients...

~~Voilà où m'entraîne mon enthousiaste ! Mais l'air satisfait de plusieurs étudiants confirme la pertinence de mon idée.~~

Ne me reste plus qu'à trouver les histoires en question !

*

Après le cours, je monte au département et dîne avec mes nouveaux collègues, qui me demandent comment s'est déroulé mon premier cours. Ils sont sympathiques, pas trop blasés. Il y en a même deux parmi eux qui m'ont déjà enseigné. J'étais, selon eux, un étudiant modèle et extrêmement brillant. Mais ils me soupçonnent d'exagérer un tantinet.

Je travaille deux bonnes heures à mon bureau, puis téléphone à Paul. Après lui avoir assuré que mon cours s'était bien déroulé, je lui demande s'il ne pourrait pas me trouver quelques nouvelles histoires fantastiques traitant d'enfants.

— Des enfants ?

— C'est une thématique intéressante, non ? J'ai envie de la développer dans les prochains cours.

Ça va peut-être modifier un peu ton corpus de base, mais...

Paul émet son petit ricanement dingue.

— Te voilà mordu, Étienne, hein ? La passion du fantastique te tient déjà dans ses filets ! Dans ses filets ? Qu'est-ce que je raconte là : dans ses griffes !

Avec un sourire en coin, je lui dis que c'est ça, pour lui faire plaisir. Il me promet de trouver quelques titres d'ici deux ou trois jours et de me les apporter au cégep.

Comme mes parents voulaient absolument avoir des nouvelles après mon premier cours, j'ai décidé d'aller les voir à la maison. Évidemment, ils insistent pour que je reste à souper et je me laisse convaincre assez facilement. De telle sorte que lorsque je me mets en route vers Montréal, à vingt heures, je me sens bien, satisfait et presque heureux, au point que je songe à peine au grand appartement vide et déprimant qui m'attend.

En fait, je songe surtout à la remarque amusée de Paul, selon laquelle je serais maintenant un mordu du fantastique. Il y va évidemment un peu fort, mais je ne peux nier un intérêt certain de mon côté. J'aurais pu me contenter de suivre prudemment le programme déjà préparé par Paul ; au lieu de quoi, je dirige le cours vers une thématique précise, que j'ai choisie moi-même. Pas mal pour un profane...

Il fait complètement noir. Dans moins de deux semaines, on va reculer l'heure et la nuit va tomber encore plus tôt, idée qui me donne le cafard. Je roule depuis une quinzaine de minutes lorsque je constate que mon réservoir d'essence est presque vide. Il va vraiment falloir que je m'habitue aux longues distances...

Je m'engage dans la première sortie qui s'offre à moi : Saint-Nazaire. J'ai toujours trouvé ridicule le nom de ce petit village. Saint-Nazaire. D'ailleurs, je n'y suis jamais allé. C'est peut-être très joli.

Je passe sur le viaduc par-dessus l'autoroute.

Saint-Nazaire.

Je me retrouve sur une longue route calme, éclairée par plusieurs réverbères. Le village doit être à quelques kilomètres.

Saint-Nazaire.

Décidément, ce nom ne me revient pas. On dirait un code renfermant une signification secrète que je devrais connaître mais qui m'échappe.

Devant moi, un clignotant rouge n'arrête pas de me faire des clins d'œil et m'annonce un

intersection. Je m'y arrête. J'ai le choix de continuer tout droit ou de tourner à droite. Dans cette dernière direction, c'est la campagne complète, la noirceur absolue, sans une seule maison en vue. Bref, le mauvais choix pour quelqu'un qui cherche une station-service.

Pourtant, c'est dans cette direction que j'ai envie d'aller.

Je commence même à tourner lorsque j'appuie sur le frein. Qu'est-ce qui me prend ? Est-ce que je crois vraiment que je vais trouver une station-service sur ce rang de campagne ? Quelques fermes tout au plus, et quelques vélos.

Quelques vélos ?

Un coup de klaxon derrière moi me fait sursauter. Une voiture s'impatiente. Nerveusement j'appuie sur l'accélérateur et ma voiture continue le mouvement amorcé quelques secondes plus tôt. Elle s'engage sur la route de droite.

Tout en roulant, je me traite d'idiot. Jamais je ne trouverai d'essence ici, c'est évident. Comme pour me donner raison, le spectacle qui défile de chaque côté de ma voiture se limite à la nuit, aux champs et, tiens ! une ferme, là, que je dépasse aussitôt. Aucune voiture ne croise la mienne. Et sur la route, devant, s'enfonce dans le néant.

Au bout d'une ou deux minutes, je pousse un soupir et immobilise ma voiture. Inutile de continuer à perdre mon temps ainsi. Aussi bien faire demi-tour et...

Un bruit métallique retentit faiblement. Je dresse l'oreille. Cela vient de l'extérieur. Problème de moteur ?

Je m'assure qu'aucune voiture ne vient derrière moi, ni devant, puis sors à l'extérieur. Je crois l'entendre encore une fois, mais cela vient de plus loin. Je pourrais laisser tomber en me disant que j'ai rien à foutre de ce bruit. Pourtant, je veux savoir ce que c'est. J'arrête donc le moteur de ma voiture et retourne à l'extérieur.

Le vent est plutôt froid et un frisson me parcourt le corps. Mes phares projettent leur lumière sur une cinquantaine de mètres, puis ce sont les ténèbres totales. Engouffrantes. Et silencieuses. Car le bruit a disparu.

Je fais un demi-tour sur moi-même. Très très loin, un minuscule point rouge apparaît et disparaît sans cesse, pas plus gros qu'une tête d'épingle. Le clignotant de l'intersection.

Je regarde aux alentours, les mains sur les hanches. La campagne. La nuit. La route déserte. Et le silence. Plus de bruit métallique.

Mais qu'est-ce que je fous ici ?

En colère contre moi-même, j'ouvre la portière de ma voiture. Au même moment, le bruit revient, lointain. Je m'immobilise et écoute attentivement. C'est comme une mécanique régulière mais mal entretenue, un son que j'ai entendu dernièrement...

Tiketik-ketik-ketik...

Je fais quelques pas vers l'avant, me retrouve dans l'éclairage des phares. Le bruit me parvient encore, mais tellement loin. Je fixe la nuit devant moi, m'attendant à en voir surgir un... Un quoi, a-t-il juste ?

Le son disparaît graduellement. Retour au silence.

Bon sang ! Suis-je fatigué au point qu'un banal bruit pouvant provenir de n'importe quel endroit m'impressionne à ce point ? Je retourne dans ma voiture en maugréant, effectue un demi-tour rageur et imprudent et fais route à toute vitesse vers le clignotant. Je crois entendre le rire moqueur de Paul dans ma tête : *Ça t'impressionne plus que tu le pensais, le fantastique, hein, mon Étienne ?* Je ricane en arrêtant ma voiture à l'intersection. C'est ça, Paul, c'est ça...

Je tourne à droite, vers le village, et allume ma radio.

~~Je me couche vers vingt-deux heures. Et fais un rêve curieux.~~

Je marche dans un bois, par une belle journée ensoleillée. Les arbres, le petit sentier de terre battue sous mes pieds, tout cela m'est vaguement familier. Je marche sans but, sans même me demander ce que je cherche.

Quelque chose sur le sol. Parmi les herbes et les branches mortes, une couleuvre rampe entre mes pieds. Loin d'être dégoûté, je me penche pour l'attraper, quand un mouvement me fait lever la tête. Devant, au détour du sentier, un vélo apparaît, un vélo blanc d'enfant. Il roule sans conducteur, ce qui ne me surprend pas du tout. Il avance lentement, bien droit, accompagné du cliquetis de sa vieille chaîne.

... tiketik-ketik-ketik...

Il passe près de moi, puis disparaît dans un autre détour. Je me penche vers le sol, mais la couleuvre a évidemment disparu.

Un hurlement retentit, un hurlement d'enfant. Au loin, entre les arbres, je vois courir une petite silhouette toute noire, car la nuit tombe tout à coup à une vitesse vertigineuse. La petite silhouette hurle, et moi, je lève la tête vers le ciel maintenant d'encre, duquel des couleuvres se mettent à tomber, sans hâte... Elles tombent par dizaines, par centaines, par milliers, tandis que le hurlement d'enfant devient vertigineux...

Je me réveille, non pas effrayé, mais perplexe. Mon réveil indique trois heures du matin. L'heure habituelle de mes angoisses nocturnes. Mais cette fois, je pense à peine à Manon. Mon rêve m'intrigue trop.

Toutefois, la fatigue est plus forte et je me rendors rapidement.

*

Le lendemain, Louis m'appelle et me demande si je suis enfin libre pour la soirée. Je lui explique que désormais je coucherai à Drummondville tous les mardis soir, pour m'éviter de me lever trop tard le mercredi matin. On se donne rendez-vous pour jeudi.

Je songe un moment à partir plus tôt pour pouvoir souper avec mes parents, mais je me botte les derrières mentalement : allons ! Étienne, ça suffit ! Prends-toi en mains une fois pour toutes ! Je ne fais donc à manger tout seul chez moi, pour une des premières fois depuis que Manon est partie, m'en sors assez bien. Pas de déprime, pas d'idées noires. Ma mère, après tout, doit avoir raison : le seul remède, c'est le temps. Banal, cliché, mais vrai.

À dix-neuf heures, je quitte Montréal et me retrouve sur l'autoroute vingt. Je cherche un bon poste de radio, en me disant que je devrais peut-être m'acheter un lecteur-CD : au nombre d'heures pendant lesquelles je vais rouler sur cette route ennuyante, l'investissement serait profitable.

Je roule depuis une cinquantaine de minutes lorsque, devant la sortie de Saint-Valérien, une silhouette apparaît sous un réverbère, le bras tendu. Un auto-stoppeur. En le dépassant, je lui jette un bref coup d'œil : un gars avec un manteau rouge. Peut-être une trentaine d'années, mais c'est difficile à dire à cette vitesse. Dans mon rétroviseur, je le vois rapetisser, le pouce toujours tendu, au milieu d'un halo lumineux du réverbère.

Je n'ai jamais fait de pouce de ma vie. Et je ne crois pas avoir jamais fait monter d'auto-stoppeur non plus. Peut-être que j'aurais dû m'arrêter pour celui-là. La route aurait été moins fade. Quoiqu'il en soit, il me reste vingt minutes avant d'arriver...

Mes parents m'ont toujours conseillé de ne jamais faire monter d'inconnus dans ma voiture. « Certains peuvent être des voleurs ou des tueurs ! » avait expliqué mon père.

Incroyable à quel point mes parents interviennent encore dans ma vie... Et moi, au lieu d'

prendre de la distance, je vais aller coucher chez eux une fois par semaine ! Belle indépendance !

— ~~Quand ils m'accueillent avec une joie démesurée, vingt minutes plus tard, je ne peux pas~~
m'empêcher de sourire ironiquement.

— Tu ris de nous autres ou quoi ? demande ma mère.

— Non... De moi.

*

À mon arrivée au cégep, à huit heures moins vingt, une agréable surprise m'attend sur mon bureau : une pile de photocopies, accompagnée d'une note : « Salut, le nouveau disciple de l'Étrange ! Voici quelques histoires mettant en scène des enfants assez... particuliers. Bonne lecture ! Et bon courage ! »

Les photocopies sont celles de quatre nouvelles : *Miss Esperson*, d'August Derleth ; *Un bonbon pour une bonne petite*, de Robert Bloch ; *Les enfants du maïs*, de Stephen King (encore lui ? Paul doit être un fan...) et *Monsieur Ram*, de Jean Ray. Je me promets d'appeler Paul après mon cours pour le remercier.

Le contenu de mon cours d'aujourd'hui est le même que celui de lundi, mais comme il s'agit d'un groupe en Lettres, je peux me permettre d'aller un peu plus loin dans mon analyse. Le cours déroule bien et durant le dîner, plus tard, je partage mon enthousiasme et ma satisfaction avec mes collègues. Marie-Hélène, la jeune enseignante de vingt-neuf ans, m'écoute avec attention et me sourit souvent. Dois-je y voir un signal quelconque ? Il y a peut-être là une piste à suivre... mais je ne suis pas convaincu d'avoir ni la tête ni le cœur à ça.

Je passe l'après-midi au département pour lire les nouvelles photocopiées par Paul...

*

— ... et je les ai vraiment aimées, Louis ! Quatre maudites bonnes histoires !

Assis devant moi, mon ami m'observe avec un sourire mi-surpris, mi-moqueur.

— Tu t'es pourtant jamais intéressé à ce genre de littérature...

— Je le sais, mais comme je donne un cours là-dessus, faut que j'en lise.

— Et tu aimes vraiment ça ?

— J'avoue que oui. Surtout la thématique que je suis en train de développer, les enfants dans un récit d'horreur. C'est vraiment... fascinant.

Il hausse les épaules, pas convaincu du tout. Il y a à peine dix personnes dans le bar et la musique est un rien trop forte. Louis, en prenant une gorgée de sa bière, laisse tomber :

— On est loin de la grande littérature...

Comme moi, il ne s'était jamais intéressé à ce genre littéraire. Il ne jure que par Camus, Garbino, Steinbeck ou Ducharme. Je crois que c'est ce qui m'avait d'abord attiré chez lui, lorsqu'on s'était rencontrés il y a quatre ans, lors d'une conférence sur la littérature québécoise post-référendaire : un flic qui lit du Albert Camus ! Préjugés ou non, je me disais que ça ne courait sûrement pas les rues. D'ailleurs, physiquement, Louis Bérard ressemblait plus à un intello qu'à un représentant des forces de l'ordre, avec ses membres frêles, ses cheveux courts et lisses peignés sur le côté et ses lunettes à la John Lennon. Impossible de l'imaginer en train de menotter un motard. Par contre, avec les femmes, le discret intello se transformait en dragueur non seulement audacieux, mais extrêmement efficace, qui dépassait mon entendement. Depuis longtemps, j'avais arrêté de compter ses conquêtes, qui ne dépassaient jamais le stade de l'amante de week-end.

— T'as des préjugés, Louis...

— Tu ne t'es jamais intéressé à ces histoires non plus, il me semble.

— ~~Mais pas par mépris, que je me défends mollement. C'était juste de l'ignorance.~~

— C'est vrai qu'il y a des choses qu'on n'a pas avantage à ignorer, dit-il alors avec un petit geste du menton vers la gauche.

Je tourne la tête. Une jolie fille passe près de notre table. Louis l'admire quelques secondes, les yeux rivés sur son ventre plutôt sympathique.

— Ah ! Ces pantalons taille basse ! soupire Louis. La plus belle invention depuis l'imprimerie.

— Bon. Je sens que je vais devoir me passer de mon interlocuteur bientôt.

— Pourquoi ? Tu es revenu sur le marché, toi, non ? Tu réalises que ça va être la première fois depuis qu'on se connaît qu'on va sortir ensemble en célibataires ?

La compétition va être dure.

Je souris. La jolie fille sort des toilettes, retourne s'asseoir.

— Elle est seule. C'est un appel des dieux. Allez : qui va lui parler en premier ?

— Arrête, Louis, dis-je en ricanant.

— Comment, arrête ? Il faut être fou pour laisser un nombril pareil tout seul !

Il me considère un moment, remonte ses lunettes sur son nez et marmonne sur un ton reproche :

— Si tu pensais un peu moins à Manon...

— Laisse faire Manon...

— Ça fait trois mois, quand même...

— Trois mois, c'est pas très long après six ans. À part de ça, je m'en sors bien mieux que t'imagines. Je travaille tellement que j'y pense très peu.

— Tant mieux.

— En plus, preuve que je ne suis pas devenu un moine tibétain, j'ai remarqué une enseignante au cégep, pas mal *cute*, et j'ai l'impression qu'elle me trouve de son goût.

Il secoue la tête en faisant la moue.

— Non, non, pas dans le milieu de travail. Elle va s'attacher, vouloir te parler tous les jours, donner rendez-vous entre les cours...

Je l'observe un moment, indécis. Il se fout de ma gueule ou il est sérieux ? Impossible de savoir avec lui. Autre trait de sa personnalité qui m'a toujours plu.

— Pas de blagues, Louis, je suis en train de découvrir un univers vraiment intéressant. Je ne dis pas que j'aimerais nécessairement tous les romans fantastiques, mais la thématique de l'enfance c'est vraiment passionnant. Je pense que même toi, tu serais surpris.

Il fait la moue, toujours sceptique. Il n'arrête pas de reluquer Nombril.

Je termine ma bière et lui dis que je dois y aller. J'enseigne à neuf heures demain matin et il est déjà vingt-deux heures trente.

— Petite nature ! soupire-t-il.

— Tu oublies que j'ai soixante-dix minutes de route à me taper ! Allez, je te laisse le champ libre avec ta taille basse, là-bas...

— Tant pis pour toi. Je suis sûr qu'elle fantasme sur toi depuis tout à l'heure...

On rigole. Deux vrais connards, comme tous les grands amis.

*

Mon cours de vendredi matin se déroule aussi bien que les deux précédents et à treize heures quinze, je roule vers Montréal, tout heureux de cette première semaine qui, ma foi, a été parfaitement réussie. Je crois que l'enseignement au cégep va vraiment me plaire : le simple fait de ne plus avoir

me préoccuper de discipline est déjà un avantage extraordinaire. Je me mets à rêver à l'éventualité d'avoir une tâche pleine cet hiver. Si c'est le cas, vais-je déménager à Drummondville ? Je risquerais tellement de m'y ennuyer... mais jamais autant que sur cette foutue autoroute vingt.

Je jette un œil morne sur le décor plat qui défile devant moi. La sortie de Saint-Eugène apparaît devant... et sur l'accotement, un auto-stoppeur brandit son pouce. Je le dépasse à toute vitesse et reconnais le même gars que mardi soir. La dernière fois, il était à la sortie de Saint-Valérien, non ? Peut-être voyage-t-il d'un village à l'autre plusieurs fois par semaine...

Je reporte mon attention sur la route, longue, droite, fade... J'ouvre la radio, ne trouve aucune musique intéressante. Je soupire.

Je me dis alors, plus ou moins sérieusement, que si je revois cet auto-stoppeur, je le fais monter. Ce ne serait-ce que pour amener un semblant de piquant sur cette route de l'ennui.

Mais cinq minutes plus tard, je ne pense plus au *pouceux*.

*

La nuit suivante, je refais le même rêve étrange, mais avec quelques variantes plutôt macabres.

Je suis dans le même bois vaguement familier. Je marche lentement et à mes pieds glissent non pas une mais cinq couleuvres. Le soleil a disparu du ciel, mais il fait tout de même suffisamment clair pour que j'aperçoive le petit vélo blanc surgissant sur le sentier et avançant vers moi, toujours sans conducteur.

... tiketik-ketik-ketik...

Il finit par faire un tour complet sur lui-même, avant de s'affaisser sur le côté. Je m'approche et le relève. La chaîne a glissé du dérailleur. Automatiquement, dans un geste familier, je la prends entre mes doigts.

L'important, c'est de ne pas se salir les mains.

Entre mon index et mon pouce, je sens une substance humide. Je lâche la chaîne pour examiner ma main, m'attendant à y voir des marques d'huile.

Mes doigts sont tachés de sang frais.

À peine surpris, je reporte mon regard sur la chaîne tout à coup dégoulinante puis l'installe patiemment dans le dérailleur. Après quoi, je lève la roue arrière et commence à tourner la pédale. La chaîne se met en mouvement, de plus en plus vite, à un point tel que tout le sang dont elle est enduite vole en fines gouttelettes dans toutes les directions, arrosant copieusement ma main, mon corps, mon visage...

Et tandis que la chaîne tourne et tourne toujours, une silhouette enfantine apparaît entre les arbres, court en hurlant... et les couleuvres, grotesques, se remettent à pleuvoir du ciel...

Je me réveille, cette fois un rien inquiet.

Je sais bien que de gros changements de vie peuvent troubler notre subconscient, mais je n'arrive pas à établir le lien avec ces rêves absurdes et plutôt macabres. En fait, c'est faux, il y a un rapport, assez évident en plus : je lis des histoires d'horreur pour la première fois de ma vie et je m'en tape une dizaine dès la première semaine. Mais je n'ai plus dix ans, tout de même, je ne devrais plus être impressionnable. Et pourquoi des vélos ? Et des couleuvres ?

Je ne me rendors qu'au bout de longues minutes. Manon traverse furtivement mes pensées.

*

Je sors avec Louis et un couple d'amis. Je m'amuse beaucoup et je flirte même un peu avec une certaine Nadia (à moins que ce ne soit Nadine ?), tandis que Louis s'occupe de sa copine France.

deux heures du matin, les deux allumeuses nous laissent tomber, mais j'avoue que cela me soulage presque : l'idée de coucher avec une nouvelle fille, après six ans de fidélité à Manon, me faisait paniquer un peu. Je me retrouve dans mon lit tout de même satisfait : si je commence à m'intéresser aux gentes dames, c'est sûrement bon signe, non ?

C'est donc avec bonne humeur que je rencontre pour la seconde fois mon groupe du lundi matin. Je leur distribue les photocopies des quatre nouvelles prêtées par Paul et nous lisons ensemble *Un bonbon pour une bonne petite* de Robert Bloch. Ça raconte l'histoire d'une fillette qui, à l'aide d'une poupée vaudou, fait souffrir son père et finalement le tue. Les étudiants semblent apprécier et durant tout le cours, nous en analysons différents aspects. L'écriture est assez pauvre (surtout qu'il s'agit d'une traduction), mais les thèmes sont riches.

— Pour la semaine prochaine, que j'annonce à la fin, je veux que vous lisiez la seconde histoire de *Miss Esperson*. Vous m'en faites une analyse, de la même façon que nous venons de le faire avec la nouvelle de Bloch. En cinq cents mots. À la semaine prochaine.

Avant de retourner à Montréal, je passe à la bibliothèque et repars avec deux livres de nouvelles fantastiques. J'anticipe déjà avec excitation ma soirée de lecture.

*

Le lendemain, je quitte Montréal vers dix-neuf heures, comme mardi dernier. Tandis que je roules sur l'autoroute, je me remémore les huit ou neuf nouvelles que j'ai lues hier soir. Elles traitaient de vampires, de maisons hantées, de monstres inconnus, de fantômes, de maléfices... et tout cela me rendait plutôt ennuyé.

De toute évidence, ce n'est pas le fantastique proprement dit qui me passionne, mais la thématique de l'enfance. Et tout en fixant la route devant moi, je crois en trouver la raison : l'enfance me fascine parce que je n'ai aucun souvenir de la mienne. Mes parents m'ont expliqué qu'à huit ans mon père a ouvert par mégarde la porte de la voiture sur ma tête. Je suis même resté quelques jours à l'hôpital. J'en suis sorti indemne physiquement, mais avec une complète amnésie. Pas sur le moment, mais peu à peu, les événements datant d'avant mon accident se sont mis à disparaître de ma mémoire jusqu'au souvenir de l'accident lui-même. Aujourd'hui, ma plus lointaine réminiscence est ce Noël où j'avais reçu la collection complète d'Astérix. J'avais neuf ans depuis deux mois. C'est devenu un sorte de *running gag* dans ma famille : maintenant, si j'oublie quelque chose d'insignifiant, j'accuse mon père, ce qui fait bien rigoler ma mère.

Mais même cette explication ne me satisfait pas. Je suis convaincu qu'il y a autre chose derrière ce curieux intérêt pour ce genre d'histoires...

Dix-neuf heures cinquante. La musique de CHOM hurle dans les haut-parleurs. Au loin, éclairé par les réverbères, la sortie de Saint-Valérien apparaît... ainsi que l'auto-stoppeur de la semaine dernière. Car avant même de le voir distinctement, je devine que c'est lui. Je pense avec amusement que si nous continuons tous deux à suivre exactement le même horaire, je risque de le voir ainsi tous les mardis soir et tous les vendredis après-midi.

D'ailleurs, ne m'étais-je pas dit, la dernière fois, que je le prendrais avec moi si je le revoyais ? J'hésite une seconde, alors que sa silhouette grossit de plus en plus. Et pourquoi pas ? J'entends soudain la voix de mes parents qui me conseillent de ne jamais faire monter un auto-stoppeur... cette pensée suffit à me décider d'arrêter sur l'accotement, à une trentaine de mètres du *pouceux*.

Dans le rétroviseur, je vois le gars se mettre en marche vers ma voiture, sortir du halo de lumière puis devenir vague dans le noir. Une voiture qui approche derrière lui le mitraille de ses phares pendant quelques secondes, sa silhouette se découpe à contre-jour de façon plutôt impressionnante telle une entité mystérieuse émergeant des ténèbres. Je me dis même tout à coup que j'ai fait un

erreur, que je devrais partir tout de suite... Mais aussitôt qu'il ouvre la portière et qu'il penche son visage souriant vers l'intérieur, cette idée ridicule s'évapore comme neige au soleil.

— Merci !

— Pas de quoi, dis-je en souriant à mon tour.

Il s'assoit et, tandis que je reprends la route, me dit :

— Je vais pas tellement loin.

Cheveux frisés noirs et courts ; peut-être un peu plus grand que moi. Finalement, je lui donne moins de trente ans. Plutôt mon âge.

— À Saint-Eugène ? que je propose.

Il me dévisage avec un étonnement comique. Ses yeux sont grands et noirs, d'un noir très profond.

— Comment tu sais ça ?

Fier de mon petit effet, je lui explique. Il sourit, amusé à son tour, et je remarque un reflet métallique sur ses dents. Des broches. Elles détonnent curieusement dans ce visage harmonieux et lisse.

— Pas pire. D'autres petites déductions comme ça ?

Le ton est relax, sans gêne. Ça me plaît. Je lui expose donc ma théorie : tous les mardis soir, il va à Saint-Eugène, et il revient à Saint-Valérien le vendredi après-midi.

— Les endroits sont bons, mais pas l'horaire. Je fais cet aller-retour tous les jours.

Il demeure à Saint-Eugène et travaille à Saint-Valérien, à la quincaillerie de son oncle, juste à l'entrée du village. Au rayon de la peinture. Il a commencé il y a un mois.

— Tu voyages sur le pouce tout le temps ? que je m'étonne.

— Pas le choix, je travaille tous les jours. Neuf à six du lundi au mercredi, puis de deux à neuf les jeudis et vendredis. Les trois premiers soirs, je prends le temps de souper à Saint-Valérien, puis après marche jusqu'à la vingt.

— Tu n'arrives jamais en retard au travail ?

— Non. Le monde est fin, ils m'embarquent vite. Le plus longtemps que j'ai attendu, c'est un demi-heure, puis c'est ben rare.

— Ça serait pas plus simple d'acheter une voiture ?

Il ne répond pas tout de suite et je tourne les yeux vers lui. Il se gratte la tête, un peu embêté. Il finit par m'expliquer qu'il n'a pas travaillé pendant deux ans, donc côté finances, c'est pas la joie. Mais il hésite toujours, comme s'il y avait autre chose. Tout en regardant distraitement dehors, lâche :

— Pis j'ai aussi un problème avec les véhicules. Avec le fait de conduire, je veux dire.

Je ne saisis pas trop. Il tourne la tête vers moi, avec un sourire entendu.

— Disons que je suis plus un passager qu'un conducteur.

Je crois enfin comprendre : il a perdu son permis. Je n'insiste pas, un peu mal à l'aise. Mais l'ajoute :

— C'est peut-être pour ça que je suis un si bon guide.

— Tu veux dire : guider le monde pour aller quelque part ?

— Pour guider.

Il ne précise pas, regardant la route devant lui avec le même sourire tranquille. J'en suis encore me demander ce qu'il entend par son idée de guider lorsqu'il me demande :

— Pis toi, tu vas où, heu... heu...

— Étienne.

— Tu vas où, Étienne ?

— À Drummondville.

Je lui explique ma situation et il éclate de rire, de façon très naturelle, très communicative.

— ~~Faire Montréal-Drummond trois fois par semaine, c'est pas mieux que de faire Saint-Eugène-Saint-Valérien sur le pouce, me semble !~~

Il se moque de moi, mais gentiment. Oui, vraiment, le gars m'est tout à fait sympathique. Je m'en félicite de l'avoir fait monter. Je joue donc le jeu et me défends sur le même ton : je ne le fais qu'une fois trois jours par semaine, pas tous les jours.

— Ça te prend combien de temps, Drummond-Montréal ?

— Hmm... Une heure et dix...

— Ça me prend moins de temps que ça ! triomphe-t-il. Quinze minutes pour me rendre à la sortie de Saint-Eugène ; dix minutes de pouce, parfois moins ; dix minutes de route ; pis un autre quinze minutes à pied pour me rendre au magasin de mon oncle. Cinquante minutes ! Pis pas une cenne de gaz.

Et que fait-il du confort ? La pluie, le froid ? Il touche son gros anorak et affirme qu'il peut affronter une tempête avec une telle protection.

— Pis toi, à quarante ans, tu vas être obèse ! Moi, je vais être en pleine forme !

Je souris toujours, tout en cherchant un autre argument.

— Il y a le danger ! que je lance enfin.

— Le danger ?

— Le danger qu'un malade mental t'embarque et te tranche la gorge pour voler ton portefeuille.

— C'est vrai... Mais ça peut être l'inverse aussi, non ?

Sa voix est devenue si sérieuse que je tourne la tête vers lui, incertain. Le gars me regarde intensément et ses yeux noirs ressemblent soudain à deux pierres d'ébène. Pendant un instant, les conseils de mes parents me traversent la cervelle, mais mon passager me fait alors un clin d'œil avant d'éclater de son gros rire franc. Je reviens à la route en ricanant. Je suis vraiment idiot.

— De toute façon, je vais déménager à Saint-Valérien en décembre.

— Ça va simplifier les choses, j'imagine.

Un court silence, mais pas inconfortable, sans malaise. Juste une petite pause normale dans une discussion tout à fait agréable. Il me demande au bout d'une minute ce que j'enseigne à Drummondville et je lui explique. Je lui parle de mes cours, sans entrer dans les détails pour ne pas l'emmerder. Il m'écoute attentivement, non pas par politesse mais par réel intérêt ; c'est du moins l'impression qu'il me donne.

— C'est pas autant le fantastique qui me passionne dans ces histoires que le thème de l'enfance traité dans certaines d'entre elles...

— Je comprends.

Je crois qu'il va élaborer ce commentaire, mais non, il se tait. Après une courte pause, il me demande si je connaissais Drummondville avant d'y travailler. Il pose beaucoup de questions, mais ça ne m'embête pas du tout. J'y sens une saine curiosité pour les gens, et non pas une manière de boucher les trous.

— Pas à peu près ! J'y ai passé les vingt premières années de ma vie !

— Pour vrai ? J'ai déjà resté là, moi aussi ! Pas longtemps, juste quelques années...

— Le monde est petit.

Du coin de l'œil, je vois qu'il réfléchit.

— Étienne comment, ton nom ?

— Séguin.

Il ne dit rien. Il me regarde intensément, tout à coup, toujours avec cet air songeur.

— Et toi, tu t'appelles comment ? que je demande.

— Attention, tu vas dépasser ma sortie !

Effectivement, Saint-Eugène est tout près. Les deux villages sont encore plus rapprochés que ne le croyais. Lorsque je m'arrête, il soupire de satisfaction et me serre la main en me remerciant. Dehors, il se penche dans la voiture une dernière fois et me lance :

— Salut, Étienne Séguin.

Il insiste sur mon nom, m'observe quelques secondes, puis referme la portière. Une fois sur route, je regarde dans mon rétroviseur : je vois mon *pouceux* s'engager à pied dans la sortie de Saint-Eugène, éclairé par les lampadaires. Je me félicite de l'avoir fait monter. Un peu énigmatique, avec son rire tonitruant et son regard parfois insistant, mais tout à fait sympathique. Il y a en lui quelque chose d'amical, de presque familier, qui me donnait vraiment envie de lui parler et de me confier... y a des gens, comme ça, qui semblent attirer tout le monde.

Mais inutile d'en parler à mes parents : je m'épargnerai ainsi un discours moralisateur dont tu peux très bien me passer.

Tandis que la sortie du centre-ville de Drummondville apparaît au loin, je réalise que je n'ai jamais su le nom de mon passager.

*

Vendredi après-midi, autoroute vingt, direction Montréal. Pour ajouter à la gaieté du trajet, une pluie froide délave le morne paysage.

À la hauteur de Saint-Eugène, je vois mon auto-stoppeur, toujours aussi immobile, le pouce levé à la hauteur des hanches. Seule différence : il a rabattu son capuchon sur sa tête. Je consulte ma montre : treize heures vingt, comme la semaine dernière. C'est vrai qu'il est ponctuel. Moi aussi, d'ailleurs. Est-ce qu'inconsciemment je ne cherchais pas à le revoir ?

Déjà content à l'idée de lui parler pendant les dix prochaines minutes, je m'arrête sur l'accotement. Lorsqu'il s'assoit à mes côtés, tout trempé, il me lance un regard surpris et amusé.

— Tiens, tiens... Il me semble que je t'ai déjà vu, toi ? qu'il me lance en enlevant son capuchon. Je lui tends la main.

— C'est drôle, j'ai la même impression.

Il me serre la pince en souriant, de bonne humeur, comme s'il était vraiment heureux de tomber sur moi, et j'avoue que je me sens bêtement flatté.

Je retourne sur la route. Mon passager abaisse son capuchon en soupirant. Il se plaint quelque instants de la pluie froide automnale, mais je vois que cela ne le contrarie pas vraiment. En fait, il me donne l'impression de posséder un moral à toute épreuve.

— Merci de me donner un *lift* pour la deuxième fois, Étienne.

Il se souvient de mon nom. J'en profite pour lui demander le sien.

— C'est vrai, je te l'ai pas dit...

Un court silence, puis je l'entends prononcer :

— Alex. Alex Salvail.

J'ai alors l'impression qu'il me regarde et je tourne la tête. Effectivement, Alex m'observe attentivement, le visage calme mais le regard particulièrement pénétrant.

— Ça te dit quelque chose ? me demande-t-il.

— Non... Ça devrait ?

— Je pense que oui...

Je réfléchis en fixant la route. Alex Salvail... Ce nom ne provoque-t-il pas un vague écho dans ma mémoire ? Ou bien est-ce que je veux tout simplement me convaincre qu'il ne m'est pas inconnu ?

— Non... Non, je ne vois pas...

— C'est le pouceux que t'as embarqué mardi passé...

Et il éclate de son rire assourdissant, déroutant mais sincère. Je reviens à la route, amusé.

~~On discute de choses banales pendant une ou deux minutes, puis il en vient à mon enseignement~~

— Ton cours de littérature d’horreur, là…

— Littérature fantastique.

— Ouais, fantastique. Tes étudiants aiment ça ?

Je lui explique que de jeunes étudiants de dix-sept ans ne sont jamais réputés pour le déferlement d’enthousiasme, mais qu’ils ont l’air d’apprécier, surtout mon groupe en lettres, mercredi matin.

— Ça t’intéresse, Alex, la littérature fantastique ?

— Moi ?

Il renifle, essuie son nez avec un mouchoir.

— Je lis pas vraiment. Je suis pas très intellectuel… Mais j’imagine que ça doit être intéressant.

— Ça l’est beaucoup.

— L’autre jour, tu m’expliquais que tu t’attardais surtout sur, heu… les enfants, je pense ?

J’approuve et, de nouveau, lui explique à quel point je trouve cette thématique riche. Il m demande pourquoi. Je le sens attentif, intéressé. Vraiment, je n’ai jamais eu tant de facilité à parler avec quelqu’un que je connais si peu.

— Le contraste entre l’innocence et l’horreur, que je répons. J’essaie de montrer à mes étudiants comment cette contradiction est fascinante.

— L’innocence ?

— Oui. L’enfant, c’est le symbole même de l’innocence.

— Vraiment ?

Il dit ça d’un ton dubitatif. Je le regarde rapidement. Il me considère avec son air ironique et, tout à coup, un nouvel écho plane dans mon crâne, non pas provoqué par son nom mais par son visage, par cette expression moqueuse.

— Tu penses vraiment que les enfants représentent l’innocence ?

Je lui répons que oui. L’enfant n’est-il pas une forme d’idéal pur, avant la corruption de l’âge adulte ?

— Non, je suis pas d’accord.

Il dit cela doucement, mais avec une telle assurance que je ne trouve rien à répliquer.

— Les enfants sont cruels, Étienne. Ben cruels.

L’argument ne m’apparaît pas très convaincant. Évidemment, les jeunes sont égoïstes, belliqueux, compétitifs, mais tout ça est tout de même assez inoffensif, non ?

— Je parle pas de ça. Je parle de vraie cruauté.

J’attends la suite. Toute trace de raillerie a disparu de la voix d’Alex, maintenant plus sérieux.

— Les enfants sont curieux de nature, pis certains sont prêts à aller ben loin pour satisfaire leur curiosité. Qu’est-ce que tu penses qui est le plus fascinant pour un enfant ?

Je fixe la route comme si une réponse allait surgir au milieu de la chaussée. Étrange situation. Alors que c’est moi le professeur, j’ai l’impression que c’est Alex qui me donne un cours. Cela m vexé un peu et je cherche une réponse intelligente.

— La mort ?

Il émet un gloussement quelque peu condescendant, et cela me déplait. Pourtant, je veux poursuivre cette conversation, même si elle doit égratigner mon orgueil de prof.

— Pas la mort, que je l’entends me répondre. Ça, c’est l’obsession des adultes.

Courte pause, puis il poursuit :

— La plus grande source de curiosité des enfants, c’est le mal. Ils en entendent parler tout le temps.

Sa voix change, devient soudain nasillarde, caricaturée. Je comprends qu'il imite le prototype de parent contrôlant :

— « Touche pas ça, c'est mal ! Va pas là, tu vas te faire mal ! Dis pas ça, c'est pas bien, c'est mal ! Fais pas de mal à tes amis ! Lui, c'est un méchant monsieur, il fait toujours du *mal* ! »

Je ricane, amusé par l'imitation. Je l'entends poursuivre de sa voix normale :

— Dire à un enfant que quelque chose est mal, c'est le meilleur moyen pour éveiller sa curiosité

— Tout le monde sait ça, fais-je remarquer.

— Oui, mais tout le monde le fait pareil. Pis si l'enfant décide d'essayer quelque chose d'intéressant pour *justement* voir ce qu'il y a de mal là-d-dans...

Il renifle, sort son mouchoir.

— ... c'est là qu'il peut devenir cruel.

Il se mouche. Pas con, son idée. Alex n'est peut-être pas un intellectuel, mais il réfléchit, même si sa théorie est une généralité... disons... plus intuitive que scientifique.

— Mais la plupart des enfants ne se rendent pas très loin dans la cruauté, que je me sens obligé de préciser. Leurs petites expériences s'arrêtent au stade du démembrement d'une mouche, ce qui n'est vraiment pas alarmant.

— Oui, c'est vrai pour la plupart des enfants. Mais c'est pas eux qui décident d'arrêter. C'est le monde autour, les adultes, la société qui finit par prendre ces enfants-là en main, en leur disant qu'il faut arrêter ces petits jeux cruels et devenir responsable. Pis les enfants, en interrompant leur exploration du mal, deviennent peu à peu des adultes sages et conformistes.

Alors là, il y va fort ! J'ouvre même la bouche pour le lui dire, mais il continue sur sa lancée :

— C'est pour ça qu'on pense que les enfants sont purs. Parce qu'ils ont pas le temps de se rendre très loin dans leurs jeux cruels. Pis ces histoires d'horreur que t'aimes tant, ça parle d'enfants qui, eux, se rendent plus loin que les autres.

Je lui demande s'il est sérieux, s'il pense vraiment tout ce qu'il vient de dire. Il m'assure que oui.

— Pis je vais même te dire quelque chose d'autre...

J'entends le cuir de la banquette craquer, comme si mon interlocuteur changeait de position, lorsqu'il se remet à parler, sa voix me semble plus proche.

— Je pense que les psychopathes, les maniaques, les tueurs en série, ce sont des adultes qui retrouvent leur curiosité d'enfance. Maintenant qu'ils ont plus de parents pour les en empêcher, ils reprennent leurs petits jeux là où ils les avaient laissés... pis ils vont plus loin.

Je voudrais éclater de rire tant cette idée me paraît extravagante, mais aucun son ne sort de ma bouche. Alex ajoute :

— Les enfants dans les histoires d'horreur fascinent les gens parce qu'ils nous rappellent ce que qu'on a déjà été... Ou, plutôt, ce qu'on aurait *pu* être...

Je n'ai plus envie de rire et je tourne la tête vers Alex, légèrement troublé. Mais quand je le vois avec son large sourire, les mains croisées sur les genoux, le regard joyeux, tout malaise me quitte instantanément.

— Qu'est-ce que t'en penses ? me demande-t-il fièrement.

— J'en pense que c'est toi qui devrais donner mon cours, tu rendrais les étudiants malades de peur.

Il se marre et son rire tonitruant fait plaisir à entendre. Il m'assure qu'il serait un très mauvais prof : trop brouillon, trop désorganisé, trop impatient.

— Et tu n'as jamais lu de livres fantastiques ? que je m'étonne. Après tout ce que tu viens de me dire, c'est dur à croire.

— J'ai vu quelques films d'horreur qui mettaient en vedette des enfants.

Puis, après une pause, il s'excuse d'avoir été si loquace. Peut-être a-t-il eu l'air prétentieux.

sample content of Le Passager

- [read Encyclopedia of Machine Learning](#)
- [read Pathfinder Player Companion: Dragon Empires Primer](#)
- [The Social History of Bourbon online](#)
- [**download online John Brown, Abolitionist: The Man Who Killed Slavery, Sparked the Civil War, and Seeded Civil Rights**](#)
- [**download Crossover Queries: Dwelling with Negatives, Embodying Philosophy's Others \(Perspectives in Continental Philosophy\)**](#)
- [**click The Limit**](#)

- <http://aneventshop.com/ebooks/The-100-Best-Movies-You-ve-Never-Seen.pdf>
- <http://hasanetmekci.com/ebooks/Guy-Debord.pdf>
- <http://www.shreesaiexport.com/library/Oh-My-JS--The-Best-JavaScript-Articles.pdf>
- <http://metromekanik.com/ebooks/The-Secret-Servant.pdf>
- <http://crackingscience.org/?library/Time-and-Narrative--Volume-3-.pdf>
- <http://redbuffalodesign.com/ebooks/Mastering-Fantasy-Art--Drawing-Dynamic-Characters.pdf>